

## MODE D'EMPLOI POUR LIRE CE LIVRE

L'auteur a suivi la sagesse d'antan selon laquelle: la fin est l'apothéose et la perte de l'œuvre. C'est pourquoi ce roman n'est pas comme les autres. Il finit différemment pour chaque lecteur. Celui-ci choisit sa propre fin de l'histoire parmi cent propositions différentes. Comme les cent ducats que le pauvre d'un conte ancien obtient pour l'oiseau magique. Donc, à vous de choisir, laissez le reste aux autres. Soyez content avec votre fin, vous n'avez pas besoin de celle de quelqu'un d'autre.

*Premier chapitre*

**SOURIRE  
À 50 DOLLARS**

# 1.

## *Kenzo*

Alexandre est androgyne. On l'appelle tantôt Alex et tantôt Sandra. Donc, Alex Klozevitz (alias Sandra Klozevitz) est à présent assis à l'auberge «Au troisième chat» et est en train de commander à une belle serveuse noire un café au lait et un croissant de pâte aigre. Alex porte un anneau à l'arcade, une chemise bleue et un jean. Il est pieds nus dans ses mocassins noirs. Sa belle moustache est accrochée directement à son sourire au lieu de l'être à sa lèvre supérieure.

– Qu'est-ce que je porte aujourd'hui? lui demande la Noire dont le sourire n'a pas de moustache. Son sourire est en vers.

– Augusta, Augusta, dès mon arrivée j'ai remarqué que tu avais quelque chose de changé. Voyons... Bien sûr, aujourd'hui tu portes une goutte d'*Amsler* au poignet. Et aussi à un autre endroit. Ce n'est pas mal, *Jean-Luc Amsler!*

Alex interrompt ses cogitations car à cet instant, derrière lui, deux jeunes hommes élégamment vêtus entrent dans la salle. Chacun porte un costume à 500 dollars et le porte si bien qu'il semble lui avoir coûté 1000 dollars. Avant de les apercevoir dans le miroir accroché face à la porte, le flair d'Alex a reconnu leur identité olfactive. L'un d'eux a une coiffure «sumo» aussi couteuse que les chaussures de

luxe à ses pieds; son parfum est *Kenzo*. L'autre est un Noir dont le sourire vaut au moins 30 dollars l'unité. Il porte une chaîne d'or si grande qu'elle recouvre sa chemise. Il sent l'élixir *Calvin Klein*.

Au même moment Alex crie à la serveuse:

– Encore un croissant, s'il te plaît! – puis il s'éclipse par la porte sur laquelle est écrit WC. Les deux types se regardent puis s'assoient, fixant la même porte. À l'intérieur, Alex enlève rapidement sa chemise bleue, garde sur lui le corsage rouge de femme muni de rembourrages en guise de petits seins, sort de son sac une perruque noire qu'il ajuste sur sa tête, retourne son sac à l'envers qui ressemble maintenant à un sac verni de femme et y met ses moccasins. Il reste pieds nus avec des ongles de couleur criarde. Il décolle sa moustache, ôte l'anneau de son arcade, met du rouge à lèvres et se précipite dehors. En passant il jette un billet sur le zinc et, d'une voix grave et féminine, il crie: «Augusta, mon cœur, garde la monnaie!» et quitte la salle le bras levé pour héler un taxi...

Les deux hommes, confus, regardent la scène. Ils ne réagissent qu'au moment où Augusta éclate de rire, toujours en vers. Ils sursautent comme touchés par une flamme et courent derrière Alex, qui est maintenant Sandra. Quelques instants plus tard le Noir l'attrape, lui arrache la perruque et lui dit:

– Ne nous cause pas de problèmes sinon tu vas recevoir deux gifles. Une noire et une jaune. OK? Écoute maintenant! Quelqu'un veut te voir. Tu sais bien qui c'est et tu sais pourquoi. Alors il vaut mieux te tenir tranquille.

Ils l'amènent chez un bouquiniste. Dans l'ar-

rière-boutique, ça sent le cigare. Environné de cette odeur est assis un énorme monsieur qui joue avec son coupe-cigare. Dans la demi-obscurité brillent les titres dorés au dos des livres posés sur les étagères. En ville on l'appelle Sir Winston, et il est connu pour sa faculté de savoir à l'avance qui sera tué et quand.

– Vous n'avez pas bonne mine, monsieur Klozevitz, dit-il d'une voix calme. Avec ses doigts dépourvus d'ongles, il sort d'un tube transparent étiqueté «Partagas» un cigare, tranche son bout épais, repose le tube avec précaution sur la table et allume le cigare.

– Regardez-vous, je vous prie, ajoute-t-il avec un geste de la main en direction d'Alex qui se tient devant lui tout débraillé, sans perruque, les pieds nus couverts de boue, le maquillage coulant sur son visage. Et par-dessus le marché vous n'avez pas payé vos dettes, tous les délais sont dépassés. En réalité, que faites-vous dans la vie?

– Je suis commerçant, répond Alex timidement, sortant les mocassins de son sac et les remettant aux pieds. De toute façon, ajoute-t-il, on voit bien dans votre miroir quelle est mon activité. Et il s'approche du grand miroir suspendu devant les étagères remplies de livres.

Ils se tournent tous comme un seul homme dans la même direction. Là-bas, dans le verre biseauté, à la place d'Alex ébouriffé, se reflète le magnifique visage d'une femme vêtue d'une robe blanche. Une femme de celles qui peuvent chauffer un four avec leur cœur. Dans son chignon elle porte un éventail parsemé d'étoiles de la constellation du Cancer.

Après un instant de stupéfaction et d'hésitation,

le monsieur au cigare est le premier à se ressaisir. Il veut rire mais à la place il éternue et dit :

– De la sorcellerie, donc ! Habile, très habile monsieur Klozevitz ! Mais quel que soit votre commerce, ça ne marche pas. Vous ne pourrez jamais me payer votre dette de cette façon. Nous devons trouver une autre solution, sinon, ça ira mal. Vous êtes d'accord ?

Alex confirme d'un hochement de tête, et l'homme au cigare sort d'un tiroir deux photos et une clé. Il les tend à Alex. Puis il dit :

– Donc, voici notre proposition. Il y a deux personnes – ce sont celles sur les photos – qui nous donnent beaucoup de soucis. Une dame et un monsieur. Vous devez les liquider. Définitivement. Vous avez là leur nom et leur adresse. Et ceci est la clé de l'ascenseur privé qui mène au bureau du monsieur. OK ? On s'est compris ? Il vaut mieux que ce soit vous qui les liquidiez, plutôt que ce soit nous qui vous liquidions, monsieur Klozevitz. Et pour qu'il n'y ait pas de malentendu, je vais vous montrer quelque chose...

Il se tourne vers le Noir et lui demande :

– Tu tires avec quelle main, Assur ?

– Avec la droite. La gauche me sert pour lancer le couteau.

– Et toi, Ichigumi ?

Ce dernier affiche un magnifique sourire à 50 dollars. Il dit :

– Je tire avec la droite, patron. Une seule fois. Et pas avec la gauche.

– Alors tends-moi la gauche, que le travail n'en souffre pas.

À peine a-t-il tendu sa main que le patron lui tranche la dernière phalange du petit doigt d'un

mouvement fulgurant du coupe-cigare et la brandit en l'air, toute sanglante.

Ichigumi se tord de douleur, sent un peu plus le *Kenzo*, engouffre le reste de son petit doigt dans sa bouche et se précipite dehors. Le patron repose attentivement le petit doigt d'Ichigumi dans le tube transparent étiqueté «Partagas», remet le bouchon et le tend à Alex.

– Ceci est un avertissement, monsieur Klozevitz. Comme vous pouvez le constater, il y a dedans de la place pour vos deux petits doigts, ou autre chose, que monsieur Ichigumi se fera un plaisir de mettre dans ce tube si vous n'exécutez pas la chose à laquelle nous tenons beaucoup... Maintenant vous pouvez partir. Je vous souhaite une agréable journée...

Alex sort dans la rue baignée de soleil, fait quelques pas, tourne à l'angle, hèle un taxi, s'y installe et ouvre le tube contenant le petit doigt d'Ichigumi. Il sent le doigt avec dégoût et le jette par la fenêtre en murmurant :

– Un simple doigt en plastique. Je me suis fait avoir. Comme si j'avais perdu mon flair.